HAL
open science

Modes de circulation du livre sur les réseaux numériques

Mariannig Le Béchec, Maxime Crépel, Dominique Boullier

To cite this version:

Mariannig Le Béchec, Maxime Crépel, Dominique Boullier. Modes de circulation du livre sur les réseaux numériques. Études de communication - Langages, information, médiations, 2014, Le livre numérique en questions, 43, pp.129 - 144. 10.4000/edc.6031 . hal-02005574

HAL Id: hal-02005574

https://sciencespo.hal.science/hal-02005574

Submitted on 4 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MARIANNIG LE BÉCHEC, MAXIME CREPEL
ET DOMINIQUE BOULLIER

MODES DE CIRCULATION DU LIVRE SUR LES RÉSEAUX NUMÉRIQUES

Le livre numérique semble se résumer si aisément à un fichier informatique que ses circulations, ses flux, les échanges qu'il génère devraient se dérouler en toute fluidité, comme ce fut le cas pour la musique autour des années 2000. Cependant, les travaux que nous conduisons depuis cinq ans sur ce sujet nous montrent que le livre numérique n'est pas équivalent à la musique et qu'un grand nombre de blocages intervient. Nous proposons donc de revenir sur quelques facettes du livre imprimé avant sa transformation en fichier afin de mieux comprendre les barrières qui peuvent encore exister et comparer, à partir de nos enquêtes[1], ce que les publics attendent, mettent en œuvre, inventent ou reproduisent dans leurs pratiques du livre numérique. Car l'effet-diligence (Perriault) tend à s'appliquer à toute innovation qui reproduit alors les propriétés d'un

1 Cet article s'appuie sur l'analyse des pratiques de lecteurs issue de deux études quali-quantitatives. La première réalisée en 2011 dans le cadre du projet SOLEN (FUI) porte sur les réseaux de circulation des livres papier et les formes de conversation-livre (entretiens auprès des acteurs du métier du livre, des réseaux de lecteurs hors web ou sur le web, des réseaux de vente, d'échange ou de don, observations de terrain, séances d'entretiens collectifs, cartographie de sites web). La seconde réalisée en 2013 pour le MOTif porte sur les pratiques de lecture de livre numérique (entretiens et questionnaires en ligne).

bien et d'un service en les décalquant d'un état à l'autre, comme les wagons de train reprirent les traits préexistants de la diligence. En mettant en évidence par nos observations, ce qui fait la qualité de l'expérience du livre imprimé dans ses aspects de circulation, nous prétendrons montrer les évolutions encore embryonnaires du livre numérique. La circulation nous semble être une dimension largement sous-estimée dans la vie du livre imprimé. Or, c'est elle qui fait la qualité de l'expérience de lecture et qui peut aisément se transposer sur le support des réseaux numériques. La circulation repose d'abord sur l'échange, le prêt, le don du livre comme objet. Lire c'est en effet donner à lire : en quoi les expériences de l'imprimé et du numérique diffèrent-elles actuellement ? La circulation se traduit ensuite par la conversation abondante et permanente autour du livre. Lire, c'est parler, contrairement à ce qu'on peut souvent imaginer depuis la tradition de la lecture silencieuse. Certes, les modes de la conversation-livre sont différents entre l'imprimé et le numérique mais les espaces transitionnels sont nombreux comme sur les réseaux sociaux numériques où l'on parle de livre imprimé. Enfin, la circulation peut prendre des formes écrites elle aussi, à travers les annotations, les commentaires et les réécritures. Lire c'est écrire, comme l'avait dit Stiegler (1996). Et le support numérique semble particulièrement adapté pour faire circuler ces écrits.

La circulation du livre-objet

Le livre est un bien culturel mais il a des propriétés techniques qui en font un objet matériel qui, ce faisant, devient excluable. Le plaisir de la possession de livres imprimés, d'un environnement personnel tapissé de ses livres fait partie de l'expérience de générations entières. Cependant, ce bien excluable rend paradoxalement possible son échange. Nos enquêtes ont révélé une multiplicité d'échanges informels ou organisés qui ajoute une valeur à l'expérience de la lecture, celle du partage. Le livre imprimé possède ainsi deux modes d'existence ou selon Barthes (1993, 931), il faudrait deux mots,

> l'un pour le livre de Bibliothèque, l'autre pour le livre-chez-soi (mettons des tirets, c'est un syntagme autonome qui a pour référent un objet spécifique) ; l'un pour le livre « emprunté » – le plus souvent à travers une médiation bureaucratique et magistrale –,

> l'autre pour le livre saisi, agrippé, attiré, prélevé, comme s'il était déjà un fétiche ; l'un pour le livre-objet dette (il faut le rendre), l'autre pour le livre-objet d'un désir ou d'une demande immédiate (sans médiation).

Il existe ainsi divers réseaux de circulation du livre hors des lieux de médiation institués et entre personnes aux degrés d'affinité variable. Le livre comme objet circule en créant de la valeur marchande bien au-delà du premier consommateur comme dans des réseaux de vente d'occasion de tous types observés alors même que les éditeurs et ceux qui font commerce du livre ne s'intéressent guère à ce processus.

Les échanges de livres imprimés se déroulent ainsi de pair à pair, de main à la main dans des cercles familiaux, amicaux, sans échange d'argent car donner un livre fait partie des attentions réciproques qui touchent l'intime parfois. À l'opposé de ces échanges informels, nous avons observé des réseaux plus centralisés qui favorisent une circulation non marchande. À l'association *Les filles du Loir*, le lecteur reçoit son exemplaire choisi par l'association et qui donne lieu à une rencontre avec l'auteur à la librairie Imagigraphe une fois tous les deux mois. Une autre association insiste plus sur la circulation, ainsi la *Bibliothèque Orange*, créée en 1922, compte en 2014, 624 groupes en France et à l'étranger de 24 membres qui résident dans la même ville et qui s'échangent en un an 36 livres choisis par le comité de sélection.

Ces circuits manifestent une pratique de la lecture comme échange d'un bien et d'expérience centrée sur le livre imprimé. Cette pratique s'est emparée des réseaux numériques pour faciliter la circulation de livre imprimé. Les modalités de coordination sont extrêmement variées et imaginatives. Les ventes d'occasion par les particuliers sont très pratiquées sur *ebay* ou *priceminister* mais peuvent prendre des formes de troc, comme sur *pochetroc.fr*. Des blogueurs organisent également leur circulation. Un logotype « livre voyageur » est alors accolé à la couverture du livre signalant qu'il est disponible en prêt gratuitement. Les lecteurs s'inscrivent par mails ou dans les commentaires et le blogueur communique l'adresse postale du lecteur suivant au détenteur du livre qui l'envoie. Le blogeur centralise l'échange, suit le parcours du « livre voyageur » et le récupère.

Il existe comme un hau, l'esprit de la chose donnée définie par Mauss (1923). En étudiant le lien de dette dans les Systèmes

d'Echange Locaux, Vallat (2000, 151) montre que « ce qui s'échange le plus souvent entre les adhérents, ce sont les dettes ». Ce « devoir-rendre » est ainsi un programme d'action contenu dans l'objet. Une fois que l'on a pris l'objet, on ramène voire en donnant en plus, comme le précise un membre de l'association *Circul'livre* : « La première question que les gens nous pose est : « est-ce que je peux vous apporter des livres ? ». Il y a ceux qui jouent bien le jeu de Circul'livre en ce sens qu'ils en apportent quelques-uns, ils en emportent et ils les font tourner comme Circul'livre le souhaite ».

D'autres circuits d'échange sont plus créatifs comme *bookcrossing.com*, où le livre est donné aléatoirement sans savoir à qui et où il est lâché mais avec l'espoir de suivre sa trace car le livre acquiert un numéro unique d'identification (BCID) grâce à l'enregistrement préalable sur le site web et son étiquetage. « Les livres sont tous identifiés, après il y a six bouquins sur dix que l'on retrouve [...], les bouquins continuent de voyager mais les gens ne les enregistrent pas, et parfois ils réapparaissent [...], en deux mois tu vas en avoir quatre qui vont sortir » (Bookcrosseur).

Les réseaux numériques permettent ainsi d'amplifier ces circulations, ces dons et surtout de transformer l'échange en gardant une trace, des noms, de constituer ainsi un réseau social numérique à partir d'une pratique non numérique. Il paraîtrait alors évident d'attendre l'amplification de ce même phénomène lorsque le bien en question est immatériel et peut circuler comme fichier, ce qu'on appelle un livre numérique. Or, nos observations ont montré à quel point cette pratique était à la fois désirée par les lecteurs et empêchée. Les lecteurs de livres numériques nous décrivent des pratiques de lecture qu'ils ressentent comme « illégales » et qui les freinent. Il existe pourtant comme une incohérence pour le lecteur de ne pas pouvoir associer dans l'acte de lire, parler et donner à lire :

> Et vous en parlez éventuellement à d'autres endroits qu'en face à face comme ça, ça peut être aussi sur le web, sur des blogs, des forums ? Non, pas trop. Eventuellement, par mail, à quelqu'un, j'ai trouvé ça ; le nouveau site dont je parlais tout à l'heure c'est un ami qui me l'a envoyé, il a dû m'envoyer ça par texto, tiens, regarde, il y a ça [...]. Après comme ce n'est pas des trucs légaux, c'est un peu difficile d'aller le crier sur tous les toits ! [...] on en parle, mais de là à aller en faire la pub sur Facebook, peut-être pas quand même. On se file les bonnes adresses entre nous (Lecteur de livre numérique).

Les contraintes techniques propres aux fichiers semblent ralentir considérablement, ou en tout cas ne pas favoriser, les pratiques informelles de circulation des livres comme dans les réseaux d'échange, de revente et de don qui existent avec le format papier. En effet, seulement 23,8 % des personnes interrogées dans notre enquête de 2012 (sur 720 répondants) déclarent avoir déjà donné un livre numérique, 14,7 % en avoir prêté, 12,2 % en avoir offert et 8,8 % avoir effectué un échange de livres numériques. Ce sont finalement 64,9 % des répondants qui déclarent n'avoir jamais effectué aucune de ces opérations alors qu'ils étaient 1,9 % pour le format papier. Notre enquête a révélé que les lecteurs qui échangent des livres numériques le font principalement à partir de supports physiques (clé USB, CD, DVD, disque dur) et non par mail ou avec les autres systèmes de transfert par internet.

Les Digital Rights Management (DRM), outils de gestion et de contrôle de droits numériques, limitent l'usage de la copie sur différents supports. En outre, la nature juridique du livre numérique implique dans l'état actuel du droit qu'un achat autorise seulement une licence d'accès (ce qu'ont expérimenté les lecteurs avec le retrait de titres de leur Kindle par *Amazon* en fonction de contentieux juridiques avec les ayants-droits postérieurs à l'acquisition). Ainsi la difficulté à donner un cadre précis de compréhension à ce nouveau statut juridique, alors que par ailleurs tout est dupliqué directement de l'organisation sociale de l'imprimé (Juanals, 2005), crée une dissonance cognitive qui génère un frein et/ou de la critique. « Il n'y a qu'un cas où je trouve que ce serait normal d'avoir des DRM, c'est sur les livres en prêt dans les bibliothèques [...] » (Lecteur de livre numérique).

La circulation des livres numériques n'est possible qu'au prix d'une importante maîtrise technique qui passe, le plus souvent, par une connaissance fine des logiciels qui permettent de supprimer les DRM, de convertir les formats de fichier, de maîtriser les protocoles de transfert entre terminaux, d'accéder à des URL de téléchargement. En dehors des DRM, deux autres freins majeurs ont été mis en avant : le prix trop élevé des livres numériques mis en vente et l'absence de certains formats. Ces trois freins majeurs s'ajoutent à l'indisponibilité de certaines œuvres. D'autres freins moins importants apparaissent également, liés au manque d'information, d'aide et d'assistance sur les plates-formes.

Les modes de la circulation conversationnelle

La conversation accompagne la circulation du livre-objet. Ainsi, tous les lecteurs sauf exception parlent de livres en famille, entre amis, entre collègues. La conversation est le lieu où les protagonistes font preuve d'« attention spontanée » plus que dans tout autre rapport social (Tarde, 1901). Or les conversations des lecteurs sont le plus souvent chargées d'émotions et se distinguent par là-même de la conversation télé (Boullier, 2004), où parler d'une série télé est plus spontané et convoque moins l'intime.

La conversation-livre induit une expression de soi à travers ses goûts, son expérience d'une lecture particulière. Elle n'est pas une « critique » et ne porte pas sur « c'est bien » mais sur « j'aime » ce qui la distingue de la lecture-jugement littéraire.

Ce jugement littéraire quant à lui ne peut se construire sans une forme d'apprentissage qui se déroule notamment dans des cercles de lecture dont la vitalité mérite ici d'être soulignée. Les conversations sont plus formalisées et les formats de participation en cercle de lecture peuvent être variés. Les membres peuvent mêler une conversation ordinaire et une conversation sur le livre sans avoir lu le même. La conversation peut au contraire avoir une valeur didactique (lire pour apprendre) avec des éléments de bibliographie sur l'auteur, sur le style, etc. pour que le lecteur puisse aller vers une fonction ludique de la lecture (lire pour se divertir), une des quatre fonctions de la lecture selon Mauger, Poliak, Pudal (2010). Parfois les lecteurs y rencontrent l'auteur, ce qui crée certes une asymétrie évidente mais propose une expérience unique. Le lecteur attend une émotion de cette rencontre en même temps qu'un apprentissage. Ainsi 35 % des répondants de l'enquête de Burgos (2001, 189) « évoquent le plaisir » de la rencontre avec l'écrivain qui permet de comprendre sa passion de l'écriture, de savoir pourquoi il a écrit.

Au-delà de l'expression et de l'apprentissage, la plus importante des fonctions de la conversation nous semble être celle qui sert à orienter ou à s'orienter face à une offre pléthorique. Car la masse de livres publiés (200 à 700 livres par mois en France) conduit à une dispersion de l'attention. Les acteurs de ce marché orchestrent des temps forts pour focaliser l'attention sur des titres lors de la rentrée littéraire. Les médias sont alors le relais entre le livre, l'auteur et le lecteur. Tous les lecteurs ne lisent pas le dernier Houellebecq mais ils le connaissent, ils peuvent échanger dessus, donner leur avis. « En

revanche, je n'ai pas lu le Houellebecq, parce que j'en ai lu plusieurs et je n'aime pas. Donc vous voyez, je ne me laisse pas influencer non plus » (Lectrice cercle de lecture).

Les lecteurs échangent pour sortir de ces lectures sélectionnées, primées, des influences du marketing. La conversation lecturale permet de faire découvrir, de faire des ponts avec son interlocuteur, de s'orienter, de choisir : « *Et toi, tu l'as lu et c'était comment ?* » (Lectrice bibliothèque).

> Autrefois, l'enseignant, le critique littéraire, le libraire, le bibliothécaire, les pairs informaient et orientaient les choix des lecteurs. Aujourd'hui, ce sont d'abord les pairs qui sont les nouveaux prescripteurs et, ensuite, les médias, les groupes de discussion et les forums sur le net (Van Cuyck *et al*., 2004, 92).

Si selon Tarde (1901, 146), « la conversation a été le berceau de la critique littéraire » au XVIIIe siècle à travers notamment la correspondance, cette conversation écrite, l'arrivée de la presse a uniformisé cette critique. En 2014, l'orientation n'est plus l'apanage des professionnels mais les demandes d'orientation restent toujours aussi fortes car le livre est un bien d'expérience (Bomsel, 2010). « J'ai fort heureusement quelques copines qui sont fan de littérature aussi [...]. C'est toujours un bonheur quand je rencontre des gens qui lisent autre chose que les Goncourt, les machins, les trucs, et qui lisent tout court d'ailleurs » (Lectrice librairie occasion). On l'évalue, on partage ses coups de cœur, on le commente non selon l'écriture, le style, mais selon ses émotions, son ressenti. Un même livre sera évalué une fois « super déçue » et l'autre fois « drôle » sur *babelio.com*. Tous ces jugements aideront à s'orienter face à des biens qui ne peuvent pas relever d'indicateurs formels de qualité a priori. Lire demande du temps et chacun voulant anticiper les risques de déception, on accepte de faire confiance aux autres lecteurs. Au point même parfois d'accepter des recommandations sans conversation, comme le raconte une bookcrosseuse avec sa fille : « Je lui mets un livre dans la main et je lui dis : « Tiens, tu le lis ». Je ne vais pas forcément lui expliquer pourquoi il m'a plu ».

Ce que le numérique amplifie des conversations

Le web et les réseaux numériques amplifient ces trois grandes fonctions de la conversation-livre, l'expression, l'apprentissage et l'orientation, à une échelle sans commune mesure avec les conversations évoquées. Les réseaux numériques sont de ce point de vue des machines à produire de la conversation qui peut s'organiser de façon durable et produire des expériences riches.

Sur le web, les blogueurs littéraires finissent par concurrencer les critiques professionnelles et ajoutent un espace d'échange d'avis qui selon les cas peuvent devenir formels. Ces formes de conversation-livre acquièrent avec les outils de publication en ligne une plus forte visibilité et le caractère le plus souvent public de notes de lecture et commentaires peut favoriser une dynamique d'échange au sein de réseaux plus élargis. Les blogueurs littéraires sont des lecteurs réguliers mais souvent sur des genres spécifiques (littérature étrangère, science-fiction, polar, jeunesse, etc.). Ils sont pour la plupart des utilisateurs de réseaux sociaux numériques littéraires sur lesquels ils dupliquent les avis publiés sur leur blog. Cette double diffusion leur permet de bénéficier de plus de visibilité et amène potentiellement du trafic sur leur blog, dans une logique (parfois non avouée) de recherche de notoriété (Auray *et al.*, 2012). Il existe une interconnaissance dans la blogosphère littéraire francophone. Des liens d'amitié se tissent entre blogueurs actifs et de manière plus occasionnelle des rencontres en face à face sont organisées :

> [...] Sur Babelio, je retrouve mes copines du blog. C'est vraiment un microcosme [...]. Il n'y a pas longtemps, j'ai fait un week-end de blogueuses à Bruxelles [...]. On connait une facette des gens assez personnelle, mais en même temps on ne sait pas forcément s'ils ont un boulot, combien ils ont d'enfants (Utilisatrice de Babelio et Blogueuse littéraire).

D'autres initiatives présentes en cercles de lecture ou bibliothèques sont également mises en place tels des « challenges » qui sont des listes de livre « à lire » sur une période donnée ou des prix littéraires dont les jurys sont des blogueurs. Les blogueurs et les utilisateurs de réseaux sociaux participent parfois (ou ont participé par le passé) à des cercles de lecture (associatif ou informels entre amis). Toutefois, les contraintes (rendez-vous mensuel, déplacement) et les choix de

lecture imposés les amènent vers des dispositifs en ligne similaires sur l'expérience d'échange avec d'autres lecteurs mais sans contraintes.

L'activité conversationnelle autour du livre imprimé s'amplifie avec le numérique et indique bien à quel point la vie du livre et le goût de la lecture sont appuyés sur des conversations, formes de circulation désormais équipées par le web que nous avons visualisées à partir d'une cartographie des sites web relatifs au livre en 2011. En effet, autant il était difficile de quantifier les pratiques des cercles de lecture, quand bien même nous observions leur nombre et leur vitalité, autant les sites web et blogs laissent des traces nous permettant de comprendre la dynamique des circulations.

Le corpus de départ qui a permis de constituer ce graphe provient de l'étude qualitative des réseaux de la circulation des livres et de la conversation, soit 783 sites web de cercles de lecture, des métiers du livre papier et numérique (auteurs, éditeurs, libraires, événements littéraires, critique professionnelle, revues littéraires et des acteurs institutionnels avec des associations, syndicats, bibliothèques, organismes d'état), de blogs, de réseaux sociaux littéraires et de forums. Puis un crawl réalisé par Linkfluence a permis de récupérer 7 187 sites web reliés par un lien hypertexte à ce corpus de départ (n+1). Après un nettoyage et un filtrage (sites web hors de la thématique, non français, inactifs, faiblement connectés), le graphe « Web du livre en France » accessible en ligne (http://www.medialab.sciences-po.fr/publications/webdulivre/) et présenté ci-dessous se compose de 3 289 sites web reliés entre eux par 52 884 hyperliens[2].

2 Deux opérations conjointes ont été réalisées pour analyser le graphe. La première tâche est une visualisation avec le logiciel Gephi et l'algorithme de spatialisation Force-atlas afin de détecter automatiquement des « communautés ». L'algorithme repère du fait du nombre de liens hypertextes externes qui relient des sites web entre eux différentes zones de connections plus denses entre sites web du graphe appelées cluster. La seconde tâche est une catégorisation manuelle des 3 289 sites web à l'aide de mots-clés décrivant le type d'acteurs (blogeur, libraire, éditeur, e-book, etc.), puis le genre (BD, Fantasy, étranger, etc.). Les sites web avec plusieurs genres étaient classés selon le genre dominant relevé à la lecture. Chacune des régions a été calculée à partir de sa densité d'hyperliens, de son diamètre (maximum d'hyperliens pour se rendre d'un site web à un autre) et des degrés moyens (moyenne des hyperliens qui relient un site web à ses voisins).

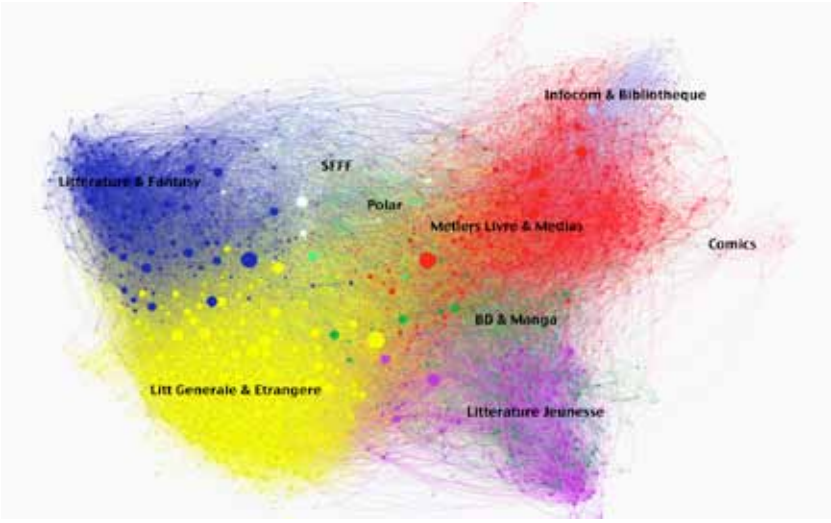

Figure 1 : Graphe du « Web du livre en France », 12/2010-03/2011 (www.medialab.sciences-po.fr/publications/webdulivre/)

Le travail de catégorisation des sites web permet de qualifier les clusters, sous-ensembles, détectés automatiquement par l'algorithme et de voir comment une « écologie du web littéraire » s'est constituée autour de trois régions principales : la « blogosphère littéraire » composée des sous-ensembles « Littérature Générale & Etrangère » et « Littérature et Fantasy » ; les « communautés thématisées hétérogènes » composées des clusters « BD », « Jeunesse », « Science-Fiction, Fantasy, Fantastique SFFF », « Polar », et « Comics » ; les « Métiers du livre, médias et infocom ».

Ce graphe permet d'identifier une séparation marquée entre les sites web qui entretiennent les formes conversation-livre d'une part et les sites web de création, de production, de diffusion de l'objet-livre d'autre part. Les réseaux de la conversation-livre se situent dans la région « blogosphère littéraire », composé à 80 % de blogs fortement interconnectés par rapport à l'ensemble du graphe. Cette indication permet de rendre compte d'un univers d'expériences partagées, de circulations favorisées par ces hyperliens eux-mêmes. Mais cette région comporte très peu d'hyperliens avec la région composée des « Métiers du livre & médias » et de « Information-Communication et Bibliothèque » qui se caractérise par la présence des éditeurs

(21 %) et des libraires (9,5 %) nettement plus importante que dans l'ensemble du graphe, ainsi qu'une forte présence de la presse littéraire et généraliste, des syndicats et des institutions liées au livre et des acteurs du livre numérique (trois fois plus que dans l'ensemble du graphe). Cette séparation augure mal d'une circulation entre des entités qui devraient pourtant marquer une coopération étroite dans la constitution d'un milieu, au sens écologique, commun au livre. La présence des acteurs du livre numérique dans ce même cluster montre qu'ils ont privilégié de fait les liens avec les acteurs traditionnels, *i.e.* les professionnels du livre en général plutôt que des liens avec les blogueurs qui font vivre la conversation. Notons qu'Amazon surplombe le tout car de nombreux sites web y renvoient et crée des effets de polarisation. En revanche, *babelio.com* qui accueille de nombreux blogs littéraires se positionne entre et représente un lien entre le monde des professionnels et les mondes des blogueurs qui le constitue en point de passage obligé ou tout au moins en tant que broker selon les termes de l'analyse structurale des réseaux sociaux (Burt, 2005).

L'écologie du livre-échange pourrait se trouver dans la région « communautés thématisées hétérogènes » composée de l'ensemble des acteurs de la chaîne du livre de l'auteur au lecteur avec des blogs, des éditeurs et des libraires. Notre étonnement sur l'ensemble de ce graphe porte sur la faible présence des auteurs alors même que les lecteurs jugent l'expérience de la rencontre intéressante. Le nombre de sites web et d'hyperliens dans cette région est moindre par rapport à la région « Blogosphère littéraire » mais les clusters sont très thématisés par genre littéraire. Les genres sont sur le plan de l'offre la réponse à cette logique de distinction sociale et les vies de « communauté » que nous avons pu observer sont particulièrement actives lorsque certains goûts sont partagés. La science-fiction, l'heroïc-fantasy, les mangas, la BD ont leurs amateurs qui aiment à se retrouver en communautés de fan (Jenkins, 2013). Ces genres ont aussi leurs librairies, leurs événements, voire même leurs zones d'écriture, nous y reviendrons.

Si la conversation-livre investit le web, elle n'est pourtant pas liée au livre numérique lui-même. Peu importe le format du livre, c'est le contenu, l'expérience qui est au centre des conversations web. « Je ne suis pas attaché au livre, je suis attaché au « lire ». C'est un des slogans entre guillemets, ou un des constats que l'on fait en numérique, que ce n'est pas le livre qui nous plait, c'est le « lire »,

c'est l'activité, ce n'est pas l'objet » (Lectrice de livre numérique et blogueuse).

Le livre numérique ne génère rien de spécifique et ne semble pas augmenter cette circulation ni en bénéficier en particulier. Et la coupure des plates-formes qui le diffusent avec les blogueurs n'aide pas à produire cette dynamique collective présente avec les livres imprimés dont on parle tant sur les réseaux numériques. Il nous faut alors tester la réalité d'une autre dimension de la lecture qui pourrait être augmentée plus particulièrement par le numérique, l'écriture.

Lire c'est écrire

Toute l'activité de blog, rappelons-le, est une activité d'écriture qui peut ainsi garder une trace de ce qui d'habitude était perdu dans une conversation et cette activité d'écriture sur le web accompagne ou pourrait accompagner la conversation-livre. Le livre finit par s'étendre à travers tous ces écrits qui sont nés avec lui ou autour de lui et son influence se traduit dans cette inspiration mais aussi est produite par cette circulation. Les modalités de publication aisée associées au « web 2.0 » sont désormais passées dans les mœurs et toute opinion, avis, recommandation peut laisser une trace écrite, parfois très élaborée.

En effet, pour le livre imprimé, l'activité de lecture n'a jamais été une pure prise d'information silencieuse et sans trace. Nos enquêtes ont permis d'observer toutes ces habitudes de marques, d'annotations sur le livre, de notations à part dans des cahiers, de textes écrits à partir des livres ou des situations, des « à la manière de », d'avis manuscrits, etc. déjà présents depuis des générations. Les réseaux numériques ont rendu toute cette activité plus visible dès lors qu'ils fonctionnent à l'échange. Les blogueurs accolent souvent des post-it sur lesquels sont notés de petits mots souhaitant une bonne lecture comme nous l'avons observé dans les réseaux de vente et d'échange entre particuliers. « Généralement ils reviennent avec plein de petits mots, des cartes, des post-it, des marques pages [...]. Chaque blogueuse écrit un billet donc je peux mettre qu'il a été lu par un tel, un tel, un tel... » (Blogueuse littéraire). L'annotation numérique n'est donc pas uniquement une annotation savante ou « technique » au sens de méta-données mais également une « annotation sémantique et discursive » (Seilles *et al.*, 2010).

Nos observations ont également mis en évidence d'autres formes plus originales d'enrichissement des œuvres, des « pratiques à la périphérie » (Perriault). Un fan peut écrire une histoire sur un univers ou un personnage, un fandom. Un univers car les fan-fictions proviennent le plus généralement du genre fantastique. Les lecteurs écrivants reprennent les personnages pour continuer leur vie ou changer le lieu où se déroule l'action. Ces formes de participation sont plus ou moins tolérées par les auteurs, surtout quand les fan-fictions finissent par être publiés et non plus uniquement archivés sur le web. Le lecteur ne se contente pas ici d'ajouter des annotations au ou dans le texte mais devient un « auteur » d'une œuvre, en produisant une histoire parallèle à l'original et interroge par là-même la « fonction-auteur » (Neeman *et al*., 2012).

Dans l'univers du manga, nous avons observé une autre forme d'enrichissement nommée « scantrad » qui agit comme un réseau informel de diffusion des mangas japonais non commercialisés. Les lecteurs travaillent en collaboration pour scanner les pages, effacer le contenu des bulles et traduire le texte qui est ensuite intégré dans les bulles. Ces épisodes sont ensuite diffusés sur le web et généralement retirés lorsqu'un éditeur achète les droits de diffusion de l'ouvrage dans le pays concerné.

C'est par la reprise des textes, leur traduction, leur réplication que le livre augmente sa circulation. Dès lors, on ne peut qu'être étonné de voir la faiblesse de l'offre technique d'annotations et des possibles reprises de ces ajouts dans des réseaux sociaux numériques. Les tablettes, les liseuses, les ordinateurs et même les téléphones portables sur lesquels les lecteurs lisent désormais les livres numériques offrent certes des fonctionnalités d'annotation mais elles restent localisées, difficilement publiables. « En fait je surligne mais j'annote assez peu [...] là je recherche la bonne technique pour pouvoir garder mes notes et mes passages surlignés [...]. J'ai toujours peur de les perdre » (Lectrice de livre numérique).

D'après nos observations et malgré les efforts d'Amazon et de Kobo, les plate-formes n'ont pas réussi à rendre cette pratique plus courante et à la valoriser économiquement comme nous l'avions proposé dans le cadre du projet SOLEN. La « gamification » de ces plate-formes (Jarjah, 2014) leur permet aussi de collecter des données sur les livres, les lecteurs et leurs pratiques.

Conclusion

Le livre numérique se trouve dans une situation quelque peu étrange car malgré son potentiel technique, il offre des perspectives de circulation moindres que l'imprimé aux œuvres. Ce qui devrait constituer son avantage décisif n'est pas mis en valeur et l'on se trouve ainsi face à une forme de livre « proto-numérique », qui se contente de dupliquer les formats techniques de l'imprimé alors qu'il en oublie tout le potentiel de circulation. Nous avons tenté de remettre en valeur les atouts de l'imprimé de ce point de vue, celle de la circulation des biens, des conversations et des écritures. Sur chacun des points, le potentiel du livre numérique est extraordinaire car les pratiques sociales sont là et les réseaux numériques sont avant tout de formidables accélérateurs de circulation. Mais tout se passe comme si on avait ignoré jusqu'ici ce potentiel du livre imprimé, focalisés comme les éditeurs sur le caractère exclusif des biens à produire, alors même que la valeur était produite dans ces circulations de dons, de commentaires et d'écrits périphériques. Dès lors, l'offre de livres numériques ne semble pas avoir pris encore au sérieux les possibles transpositions de ces potentiels sur les réseaux numériques. Il est alors probable que ces changements ne seront possibles, comme nous l'a montré la cartographie du web, que communauté par communauté, genre par genre, et qu'il faudra en même temps que les propriétés du livre numérique soient radicalement changées pour le faire sortir de l'effet diligence notamment en devenant réellement multimédia, *rich média* ou *transmédia* (Boullier, 2011). Le livre homothétique sera alors cantonné à une forme de circulation pendant que le livre numériquement augmenté pourra lui vivre d'une nouvelle vie et entrer dans d'autres réseaux d'échanges et de contributions.

MARIANNIG LE BÉCHEC
Centre de Recherche en Gestion –
IAE de Poitiers
MAXIME CREPEL
Médialab, Centre d'études européennes –
IEP de Paris
DOMINIQUE BOULLIER
Médialab, Centre d'études européennes –
IEP de Paris

BIBLIOGRAPHIE

Auray N. et Moreau F., (2012), *Industries culturelles et internet les nouveaux instruments de la notoriété*, in *Réseaux*, vol. 5, n° 175, 300 p.

Barthes R., (1993), *Œuvres complètes*, Tome 4, Paris, Seuil, 1046 p.

Boullier D., (2003), *La télévision telle qu'on la parle*, Paris, L'Harmattan, 240 p.

Boullier D., (2011), « Profils, alerte et vidéos : l'outre-lecture ou la fin de la lecture ? », in C. Evans (éd.), *Pour une sociologie de la lecture*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 256 p.

Boullier D., Crépel M. et Le Béchec M., (2011), *Modèles de circulation des livres et pratiques de lecture sociale pour une plateforme web de vente de livres numériques*, SOLEN-SP2, Médialab, Sciences-Po, Paris, 90 p.

Boullier D. et Crépel M., (2013), *Pratiques de lecture et d'achat de livres numériques*, MOTif, Médialab Sciences-Po, Paris, 115 p.

Bomsel O., (2010), *L'économie immatérielle. Industries et marchés d'expérience*, Paris, Gallimard, 288 p.

Burgos M., (2011), « La lecture à voix haute : un rituel de partage », in Evans C. (ed.), *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet*, Paris, Editions du cercle de la librairie, 256 p.

Burt R., (2005), *Brokerage and closure, an introduction to Social Capital*, Oxford, Oxford University Press, 294 p.

Jarjah M., (2014), *L'utilisation de la « gamification » dans la stratégie des acteurs du livre numérique : le cas Kobo*, in Mémoires du Livre/Studies in Book Culture, vol. 5, n° 2 : http://www.erudit.org/revue/memoires/2014/v5/n2/1024774ar.html?vue=integral, date de la dernière visite 14 juillet 2014.

Juanals B., (2005), *Le livre et le numérique : la tentation de la métaphore*, in Communications et langages, n° 145, 3e trimestre, pp. 81 à 93.

Jenkins H., (2013), *La culture de la convergence, des médias au transmédia*, Paris, Armand Colin, 336 p.

Mauger G., Poliak C. et Pudal B., (2010), *Histoires de lecteurs*, Bellecombes-en-Bauges, éditions du Croquant, 537 p.

Mauss M., (1923-1924), Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés primitives, *l'Année Sociologique, seconde série, 1923-1924*.

Neeman E. *et al.*, (2012), *Culture numérique et auctorialité : réflexions sur un bouleversement*, in A contrario, vol. 1, n° 17, pp. 3-36.

Perriault J., *Effet diligence, effet serendip et autres défis pour les sciences de l'information* : http://archives.limsi.fr/WkG/PCD2000/textes/perriault.html, date de la dernière visite 10 mai 2014.

Seilles A. *et al.*, (2010), L'annotation discursive et sémantique pour la pratique de « débats 2.0 », in Document numérique, vol. 3, n° 13, pp. 153-177.

Stiegler B., (1996), *La Technique et le temps*, tome 2 : *La Désorientation*, Paris, Galilée, 288 p.

Tarde G., (1901/1989), *L'Opinion et la foule*, Paris, PUF, 184 p.

Vallat D., (2000), « Le lien de dette : le cas des systèmes d'échange local », in A. Micoud et M. Péroni (éds.), *Ce qui nous relie*, Paris, L'Aube, pp. 145-158.

Van Cuyck A. et Bélisle C., (2004), « Pratiques de lecture et livres électroniques », in Bélisle C., *La lecture numérique : réalités, enjeux et perspectives*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2004, 293 p.